

Carte du Tendre

Éric Van Hove inscrit l'itinérance au cœur de sa pratique artistique. Aux quatre coins de la planète, ses actions éphémères, ses installations et ses « objets oratoires » (ses talks) construisent un déracinement méthodique. « Apatridité » volontaire qui vise à vivre et à souligner l'universalité primordiale traversant la diversité des cultures et des situations. Unité humaine qui tend aujourd'hui à s'affirmer à travers la douloureuse reconfiguration planétaire dessinée par la mondialisation. Unité humaine qui jamais ne ruine la singularité d'un lieu, d'une conjoncture, d'un individu. Permanence qui fédère les altérités, les irradie.

Dans chacune de ses interventions, Van Hove s'efforce d'associer ces deux pôles. En chaque circonstance, il s'agit à la fois d'appréhender la spécificité d'une réalité concrète et de propulser celle-ci vers un horizon général. La série des *Métragrammes* permet de visualiser la persistance de ce dessein. Elle le rend tangible, lui offre une constance optique et rituelle : chaque périple donne lieu à une photographie figurant l'artiste lui-même – souvent agenouillé – noircissant le ventre d'une femme d'un geste circulaire. Réalisée à l'encre calligraphique, l'opération prend place dans un cadre très composé oscillant entre l'intérieur domestique et le site naturel ou sacré, en passant par la rue, le jardin ou le monument publics, le commerce, le siège d'une entreprise...

Saper les poncifs

Amorcée en 2005 avec la mère de l'artiste « scarifiée » dans le salon familial (*Métragramme* sur une femme Wallonne, Val d'or, Pecrot, Grez-Doiceau, Wallonie, Belgique/2005), la série est annoncée comme un projet à vie et compte à ce stade près de soixante clichés. Jusque fin septembre, vingt d'entre eux occupent les cimaises de la galerie Rossi Contemporary, à Bruxelles. De format modeste (22, 5 x 30 cm), les images s'alignent en un accrochage strict et serré évitant de la sorte toute forme de théâtralisation, de hiérarchisation thématique et de monumentalisation pittoresque. C'est donc bien l'effet de série qui a été privilégié et, en conséquence, l'expression d'une continuité. Ce qu'en observatrice attentive, l'artiste Sylvie Eyberg nous a confirmé à l'occasion d'un échange de vues : « *Je ne connaissais les Métragrammes qu'à travers des mails ou invitations. J'ai été très étonnée de découvrir leur "proportion" que l'on perd malheureusement dans les reproductions que j'avais vues jusqu'alors. La proportion de cet ensemble est particulièrement importante. Elle permet d'éviter "le regard sur". Il y a bien sûr à chaque fois une entité. Mais le rapport à la série et à son échelle ne donne pas du tout l'idée d'un voyage ou de variations thématiques. Ce qui s'établit, au contraire, c'est une permanence de plus en plus claire* »¹.

Et de préciser encore que c'est aussi la formulation d'un « lien » qui est amenée par l'exposition, entre les composants de la série, mais aussi avec le spectateur : « *on ne regarde pas les Métragrammes, on y entre. Cette intimité est autorisée par les formats qui évitent l'exotisme et l'imagerie touristique. Le lien, quant à lui, est symbolisé par la présence d'Éric* »².

C'est bien là un des enjeux du projet : détourner une iconographie ethnocentriste pour l'amener à une redéfinition de notre rapport au monde. À cette fin, la présence du voyageur dans le cadre est de la première importance. Présence active qui rive l'hôte à son motif, lie les deux termes par le tracé circulaire du pinceau, les étroit dans l'énonciation d'un signe primordial, à l'amorce de l'image et de l'écriture.

Laurent Courtens

¹ Mail à l'auteur, 31 août 2009

² Entrevue téléphonique, 2 septembre 2009